





LA BÊTE NOIRE

Collection dirigée par Glenn Tavennec

**ÉPREUVES
NON CORRIGÉES**

L'AUTEUR

Né en 1954 à Mascara (Algérie), Patrice Guirao arrive à Tahiti en 1968. Il ne quittera l'île que pour poursuivre ses études en France, à l'École nationale de l'aviation civile. Son diplôme en poche, il retourne exercer son métier « d'aiguilleur du ciel » sous ces tropiques qu'il aime tant.

Quelques années plus tard, il entame avec succès une carrière de parolier sans pour autant quitter son île. Il enchaîne en toute discrétion les tubes, et collabore avec des artistes tels qu'Art Mengo, Pascal Obispo, Calogero, Johnny Hallyday ou Florent Pagny, pour ne citer qu'eux. Il s'adonnera ensuite à l'écriture de comédies musicales à succès (*Les Dix Commandements, Le Roi Soleil, Cléopâtre, Mozart, Robin des bois*).

Patrice Guirao est l'auteur d'un manifeste présent en fin d'ouvrage dans lequel il définit un genre nouveau, le polar « noir azur ».

Retrouvez
LA BÊTE NOIRE
sur Facebook, Twitter et Instagram

PATRICE GUIRAO

LE BÛCHER DE MOOREA

Une enquête de Lilith Tereia

LA BÊTE NOIRE

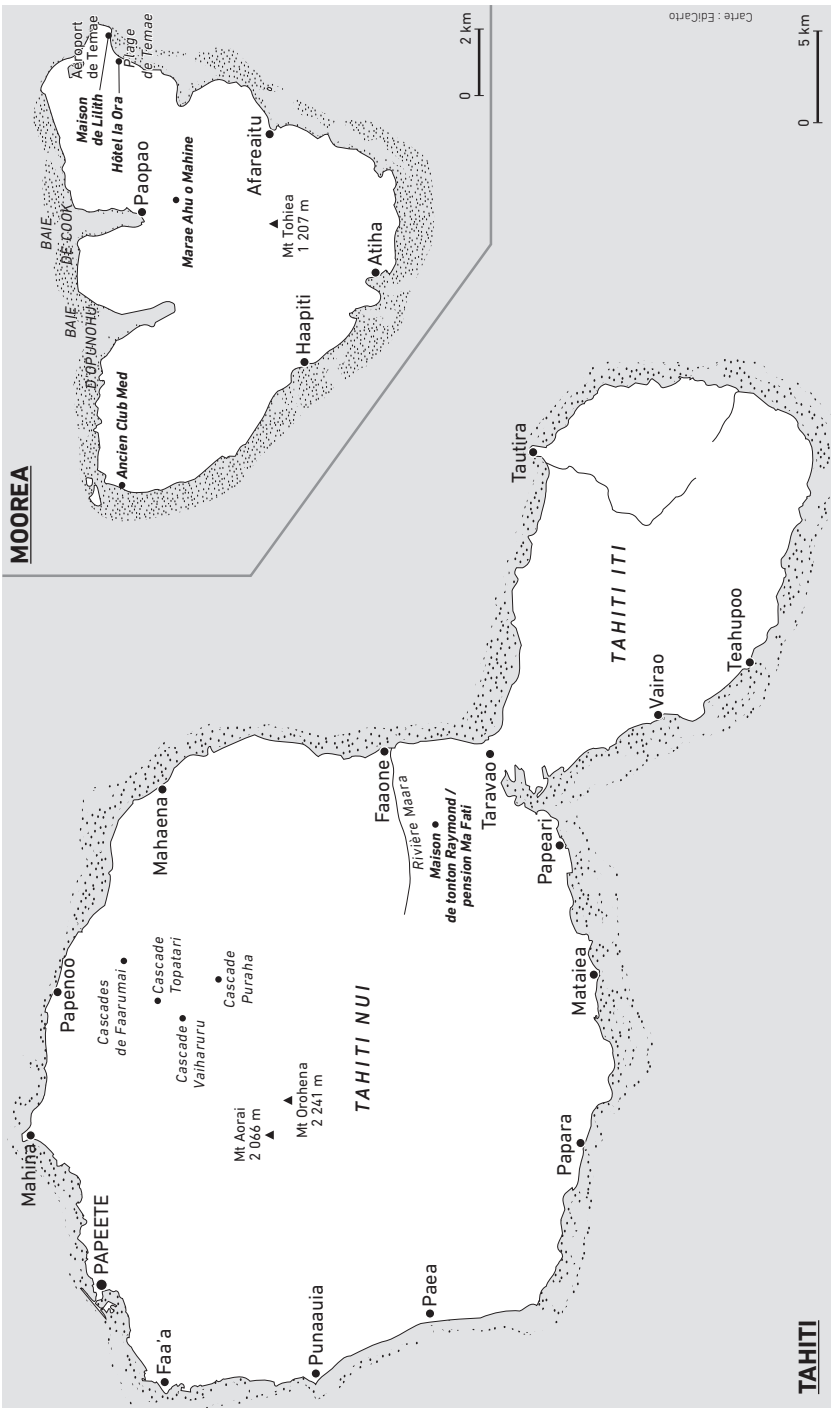
Robert Laffont

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2019

ISSN 2431-6385

ISBN 978-2-221-23889-9

Dépôt légal : mai 2019



MOOREA

TAHITI

TAHIITI NUI

TAHIITI ITO

TAHIITI ITI

Maison de tontou Raymond / pension Ma Fati

Riviere Maara

Mt. Aorai
2 066 m

Mt. Orohena
2 241 m

Cascade Puraha

Cascade Vaihharuru

Cascade Topatari

Cascades de Faaorumai

Papeete

Mahina

Papeno

Mahaena

Faaone

Taravao

Papeari

Mataiea

Papara

Vairao

Teahupoo

Tautira

Haapiti

Athia

Afareaitu

Marae Ahu o Mahine

Paopao

Hotel la Ora

Maison de Liffith

Aéroport de Terae

Plage de Terae

BAIE DE COOK

BAIE D'OPUNOHU

Ancien Club Med

0 2 km

0 5 km

Carte : Edicarto



*Les îles sont les tambours de la mer.
Et les hommes son tombeau.*



I
DEUX MONDES



1

La peur cannibale

Polynésie française

LE CIEL COMMENÇAIT à peine à regrouper ses étoiles. Au loin, plus bas, là où se tissent les amours lascives, la terre piquetée de splendides cocotiers à la chevelure verte tendait les bras à l'océan. Les deux baies aux eaux paisibles berçaient quelques voiliers tranquilles. Et entre leurs coques reposées, une pincée de pirogues glissaient en silence, murmurant à l'oreille du voyageur l'écho d'un paradis papier glacé. Tandis que les lampions bleus du lagon s'éteignaient doucement dans l'immense quiétude de l'île, des hommes s'activaient.

— Laisse la jambe, viens m'aider.

— Et la fille ?

L'homme en contrebas lui fit signe de le rejoindre.

— Descends. La fille, on s'en fout. Tu la laisses dans la caisse. Prends les deux têtes qui restent. On y va.

Le type se laissa glisser jusqu'au rocher. Il se pencha sur les têtes sanguinolentes.

— Et les langues ?

— Que les têtes.

La nuit tombait vite. Elle ne tarderait pas à rendre difficile la progression entre les fougères. Il n'y avait pas de chemin tracé, que ce semblant de sentier défriché à la machette lors des passages précédents. Ils devaient se presser. Là-bas, le brasier grondait. Les flammes ne dureraient pas toute la nuit. Mais les pierres volcaniques chauffées à blanc dégageraient longtemps de quoi consumer les corps jusqu'aux os.

Ils se mirent en mouvement. Celui qui semblait commander ouvrit la marche. Sur son épaule gauche, un tronc humain duquel pendait une jambe broyée. Dans sa main droite, une machette dont il ne se servait que pour tailler quelques feuilles hautes. Le geste était précis. L'autre le suivait, les deux têtes serrées contre son torse nu.

— Pourquoi t'as pas voulu qu'on se serve des machettes ? On aurait gagné du temps.

L'homme devant lui ne se retourna pas.

— On aurait gagné en temps, mais on aurait perdu en barbarie.

— Ils vont trouver la fille...

— De la route, personne la voit. Ça circule pas la nuit. Ils la trouveront demain. Dépêche-toi. C'est le dernier voyage. Tout devrait déjà être dans le feu. On ramène ça et on se casse !

— Et la fille ?

— Mais arrête, putain ! Elle représente rien. Et puis l'autre est déjà là-bas.

— On va la laisser, sans finir le travail ?

Il n'y eut pas de réponse. Celui à qui la question était posée se contenta d'accélérer dangereusement le pas. La pente conduisant à la rivière était raide et les deux individus comptaient sur la végétation dense pour ne pas chuter, calant un pied contre une racine ou se laissant freiner par quelques troncs de tulipiers contre lesquels ils s'appuyaient sans lâcher leur charge. Par endroits, ils apercevaient au loin les courbes de la baie de Cook et de celle d'Opunohu. Le vert bleuté de leurs eaux calmes sur lesquelles dormaient quelques voiliers à l'abri des brises.

Ils arrivèrent bientôt au fond de la vallée et longèrent le cours d'eau pour rejoindre le *marae*, le temple à ciel ouvert.

Le feu sifflait dans le silence. Personne ne parlait. Ils agissaient avec maîtrise. Comme si les gestes étaient familiers. Tous les corps démembrés avaient été entassés sur les pierres volcaniques aussi rouges que des braises. Le funeste fardeau des deux porteurs vint compléter la pyramide. Ils posèrent les deux têtes au sommet et couvrirent l'ensemble de grosses branches. Elles prendraient feu en dernier et finiraient de consumer les chairs. Ils achevèrent leur sinistre besogne en installant de larges feuilles de bananier sur le bois pour étouffer les flammes. Dans le clair-obscur, le bûcher ressemblait à un tipi enfumé.

Ils demeurèrent quelques secondes sans bouger, à contempler le charnier, puis rejoignirent calmement la rivière pour y noyer le sang qui les souillait. Et leur haine.

2

Le soleil est une femme, lui aussi

Île de Moorea

LILITH... Quel prénom de merde ! Elle cracha la fibre d'une pousse de coco. Ces dernières germaient n'importe où dans la plantation, preuve que plus personne n'entretenait les lieux. Elle adorait ce bonbon bio, sucré juste ce qu'il faut. Sur une dizaine de centimètres la plante développe une chair blanche et juteuse. Une gourmandise qu'elle aimait croquer au petit soleil. Un reste de l'enfance.

Personne ne s'appelle Lilith ! Il n'y a qu'une seule raison pour donner un prénom aussi pourri à un enfant : avoir raté son rendez-vous chez la faiseuse d'anges. Elle ne savait pas d'où ses parents l'avaient sorti. Sûrement une idée de sa mère... Toute sa vie, elle s'était fait chambrer : « C'est l'heure d'aller au lit, Lith ! Alors, tu lis, Lith ? Pourquoi tu pâlis, Lith ? » Et toutes les conneries que peuvent inventer

les gamins à l'école... C'est sans doute à leur prénom douteux qu'on reconnaît les enfants qui n'ont pas été voulus.

Assise en lotus sur un séchoir à coprah au milieu de la cocoteraie, le paréo négligemment noué autour de ses seins, Lilith laissa vagabonder son esprit en attendant le retour de sa collègue partie faire pipi à l'abri des regards. Il n'y avait jamais personne dans le coin, mais cette dernière s'était crue obligée d'aller se cacher. À sa place, Lilith ne se serait pas encombrée de ce genre de contrainte. Elle leva les yeux pour admirer la danse des palmes effilées des cocotiers, puis suivit du regard leurs pointes qui dessinaient des volutes imaginaires dans le ciel.

Aurait-elle mieux fait de partir étudier les beaux-arts à Paris ? Tonton Raymond n'était pas vraiment d'accord, mais elle aurait su le faire changer d'avis. Elle serait sans doute restée là-bas. Elle connaîtrait la capitale comme personne. Le jardin du Luxembourg, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Michel, les boîtes de jazz du Quartier latin. Pas le « Quartier latin » de Papeete ! une espèce d'échoppe merdique qui veut prendre des airs de marchand de couleurs où ils vous vendent une feuille de papier Canson le prix d'une toile de maître, non. Paris. Montmartre. La Butte. Le Père-Lachaise. Les Bains-Douches... La belle vie, quoi !

Ici, c'est toujours pareil. Du bleu du bleu du bleu. OK, tous les bleus ! Mais, à force, ça finit par lasser. Elle ne savait pas ce qu'il avait trouvé de si inspirant, Gauguin. Matisse, elle comprenait. Il était passé en coup de vent et il leur avait piqué le bleu. Mais l'autre avait usé son temps à triturer les verts, les rouges et l'innocence des filles. Il était juste venu donner libre cours à ses névroses. Il avait bouffé l'oreille de son pote et ça lui avait refilé le goût de la chair humaine. Selon elle, c'est pour ça qu'il s'était installé aux Marquises. Persuadé que chez eux, il y avait encore des cannibales. « Le

Blanc croit toujours ce que le Blanc écrit. » D'accord, il y avait un soupçon de mauvaise foi dans son propos : Gauguin n'aurait jamais pu lire Paul Bloc. Elle sourit. Peu importe, il y avait quand même un fond de vrai dans ce qu'elle pensait. Les gens mettent dans le même sac toutes les îles. L'autre jour, la sœur de Merenui avait reçu un message perso sur son compte Facebook. Quelqu'un lui demandait si tout allait bien après le cyclone qui avait ravagé Haïti ! Tahiti, Haïti... On n'est pas à ça près, à l'autre bout du monde.

Elle ne savait pas trop si elle avait bien fait de rester au *fenua*¹. Ses copines étaient parties et toutes revenues avec des diplômes. Certaines avec des mecs. Lilith fit la grimace. Ouais, bon, sympas mais trop « Blanc Blanc » pour elle. Ce ne sont pas les tatouages, auxquels ils ne comprennent rien, qu'ils se sont fait faire sur les mollets ou sur le milieu du biceps qui y changent grand-chose. Un Blanc, ça finit toujours par avoir des poils dans les oreilles et sur les épaules. Maintenant qu'elles sont casées et qu'elles bossent à la banque locale Socrédo, à la caisse de prévoyance sociale, aux Finances ou à l'Assemblée, elles ont des vies bien rangées. Un peu tristes, même. Quand est-ce qu'elles profiteront réellement de l'existence ? se demandait Lilith. À moins que ce soit là leur idéal de vie. En tout cas, ce n'était pas le sien.

Ce qu'elle voulait, c'était se lever dans la nuit et aller croquer une mangue verte les pieds dans le lagon. Dormir jusqu'à plus soif. Ou pas du tout. Se coucher avec les étoiles. Toucher sa terre avec sa peau. Glisser son corps dans la tiédeur des camaïeux de bleus. Voir le soleil jouer avec le ciel, leurs noces matinales et leurs divorces crépusculaires.

1. Pour la signification des termes polynésiens, se reporter au glossaire en fin d'ouvrage.

Parler aux bourgeons de *tiare* avant l'aurore, à l'heure où la rosée vient poser ses baisers humides sur les feuilles grasses de l'arbuste. Communier avec un monde qui n'était plus, celui de ses ancêtres, le magnifier, lui rendre sa dignité, le faire vivre à travers elle. Effleurer le *mana* du bout de ses ailes quand son cerveau entrait en onde alpha et que son âme devenait papillon. C'est de ça que sa vie devait être faite. De la sève de ses racines et de la caresse du soleil. Elle voulait rester libre pour accueillir le monde et le transmettre. Pour comprendre qui elle était. Et si elle ne pouvait savoir où elle allait, elle pouvait apprendre d'où elle venait, saisir ce qui l'avait conduite jusqu'à sa conscience, ne pas se tromper sur l'histoire à laquelle elle appartenait. C'était un drôle de voyage, une longue fatigue où se ressourçaient les pourquoi.

Finalement, elle en conclut qu'elle avait pris la bonne décision en restant à Tahiti. Même si photographe pigiste à *La Dépêche* ça ne payait pas, elle était libre. À vingt-sept ans, elle vivait sans contraintes. Sans un gosse à torcher ni un mec à mater. Tous les enfants de la terre étaient les siens et chaque beau mec l'était potentiellement, comme chaque jolie fille d'ailleurs, pourvu que celle-ci aime les femmes.

L'image d'Ariane lui revint.

Surtout ses yeux. Verts. Immensément verts. Plus denses que les siens. Plus vivants. Plus désirables. Elle ne savait pas pourquoi, mais ils lui avaient toujours fait penser à la canopée amazonienne. C'est drôle, ce cheminement des associations d'idées. Le grain de sa peau, aussi. Une peau de rousse. Fragile. Il y a quelques jours encore, le même rêve étrange qu'elle faisait régulièrement depuis qu'Ariane était partie avait réapparu : Ariane, enceinte, se tenant sur l'eau. Ce n'était ni le lagon ni la mer. Plutôt un lac, mais sans

berges. Elle lui tendait la main en souriant. Lilith savait qu'il était impossible de marcher sur l'eau. Même dans son rêve, elle le savait. Pourtant elle avançait vers Ariane. Et, inmanquablement, se réveillait au moment où elle posait un pied sur la surface.

— Ça fait du bien !

Lilith se retourna. C'était Maema.

— T'as bien pris ton temps ? C'est bon ? On peut y aller ?

Son amie secoua la main en un signe significatif.

— Eh, c'était pas pour rire ! Avec la flaque qu'j'ai faite, demain peut-être y a des anguilles !

Elle éclata de rire. Rien n'entamait jamais la bonne humeur de Maema. Ni son surpoids qu'elle assumait avec une certaine forme d'élégance ou, du moins, de naturel propre à le faire oublier, ni sa vue défaillante, qui l'obligeait à s'en remettre le plus souvent à celle des autres, ni le nodule de nature indéfinie que les médecins du centre hospitalier du Taaone lui avaient décelé deux ans plus tôt. Une tache noire nichée au creux de son cerveau et pour laquelle aucun toubib ne s'était engagé à faire un pronostic. Maema respirait littéralement la joie de vivre et la retranscrivait dans ses articles, quel qu'en fût le sujet. Le directeur du journal ne s'y était pas trompé et lui avait confié, en plus de son travail de journaliste culturelle, un billet d'humeur quotidien qu'elle signait du pseudo « Le Crabe », pied de nez à son nodule. Un huitième de page bilingue français-tahitien à la une, dans lequel elle traitait de ce que bon lui semblait : tant de la pénurie de pommes de terre de Rurutu, des arrêts de bus fantômes, de la corruption de quelques conseillers de l'Assemblée territoriale, ou de chefs de service, voire de ministres, que des fourmis de feu qui envahissaient les vallées ou du miel coupé au sirop d'érable et à l'eau,

vendu au bord de la route. Elle n'excluait aucun sujet, aucun thème. Les lecteurs appréciaient sa plume et ne boudaient pas leur plaisir tous les matins en découvrant son humeur du jour dans *La Dépêche*. Son parler était populaire et elle roulait les *r* comme tout le monde, mais sa plume trempait dans la rigueur des deux langues.

Elle adorait faire équipe avec Lilith. Sa fraîcheur, sa fausse naïveté, son impertinence, sa ténacité et son énergie lui mettaient du baume au cœur. Depuis qu'elle savait que la légendaire Lilith avait été la première avant Ève, elle lui attribuait toutes les vertus de la femme libérée. De plus, Lilith n'avait pas son pareil pour prendre la photo parfaite. Elle avait ce don de montrer en un cliché l'envers du décor. Le charançon dans la farine.

Maema était missionnée à Moorea pour couvrir le festival des danseurs du feu qui se déroulait au Ia Ora. Ces quelques jours avec son amie allaient être un joli moment de plaisir. Lilith habitant sur l'île, c'est naturellement à elle que le journal avait fait appel pour la partie visuelle du dossier.

Elles logeaient ensemble dans une maison sur pilotis. À Temae, de l'autre côté de l'aéroport. Derrière la piste. Une langue de terre un peu isolée et sauvage. Toit à quatre pans en tôle ondulée et murs en contreplaqué marine. Tout comme le plancher. Une vieille maison, comme tant d'autres sur l'île, agrandie de bric et de broc au fur et à mesure des besoins par l'oncle Raymond. Il n'avait pas hésité à utiliser du bois flotté et des troncs déposés sur la plage par l'océan pour parfaire son habitation et lui donner cette couleur locale des cabanons où l'éphémère danse avec la poésie.

D'un côté, face au lagon, une pièce au plafond rampant ouverte sur une terrasse rudimentaire servait de lieu de vie et de cuisine. Et, reliées par une passerelle en bois protégée des pluies grâce à une structure légère en *ni'au*, deux

chambres et une salle de bains sommaire mais charmante. Raymond avait fabriqué des robinets avec des cônes lettrés ramassés sur la plage devant chez lui. Un grand bénitier faisait office de lavabo. Quant à la douche, elle était en bambou. Lilith avait aménagé la pièce à vivre pour pouvoir y dormir. Elle adorait regarder le lever de lune sur Tahiti.

L'oncle Raymond lui avait laissé la maison et s'était installé sur l'île sœur, dans le district de Papeari. Il avait là-bas un hectare de terre en bord de rivière sur lequel il avait dressé une autre cabane sur pilotis assez semblable à celle de Moorea, mais sans les chambres. Il avait planté des citronniers, des *uru*, des pommes d'amour, des ramboutans, des pamplemoussiers importés des Marquises, toutes sortes de fruitiers, et il passait sa vie dans sa plantation. Sous des bâches en plastique transparent nouées à de grosses branches taillées et plantées en terre, il avait fabriqué une sorte de nurserie végétale. Docteur Moreau du district de Papeari, il y créait des plants hybrides. Et malgré son âge avancé, son corps sec et noueux qui semblait vouloir se briser à chacun de ses pas, il continuait à grimper aux arbres pour les bichonner. Lilith l'avait déjà entendu leur parler. Tout comme il parlait aux poissons quand il vivait à Moorea.

— On aurait dû prendre la vespa ! lança Lilith. On serait déjà arrivées...

D'un bond léger, elle descendit du séchoir. Son panier de pandanus tressé jeté sur l'épaule, elle réajusta son paréo. Ses pieds étaient larges et plats à force de marcher sans chaussures. Une épaisse corne s'était formée au fil du temps et la protégeait de tout ce qui aurait pu la blesser. Lilith était superbe. Brune au teint caramel. Sa coupe de cheveux, copiée sur celle lancée par Jane Fonda dans les années soixante-dix, pouvait surprendre dans un pays où les femmes portaient

les cheveux longs. Un choix qu'elle avait fait en mémoire de sa grand-mère paternelle, ancienne militante féministe. Du moins, c'est ce qu'on lui avait dit. Là s'arrêtait sa concession à cette part d'ailleurs qui coulait dans ses veines. Sa beauté rebelle exceptée, ce qui attirait le regard et donnait une indication assez claire de sa détermination et de son caractère étaient les tatouages qui couvraient avec justesse et élégance son corps ambré. Ses deux avant-bras et sa main gauche jusqu'au bout des doigts, ses jambes, le dessus de ses pieds, ses reins et son menton étaient ornés. Le tatouage de son visage, fait de quatre lignes verticales qui descendaient de la lèvre inférieure, surlignée également d'une ligne noire, pour aller se perdre sous le menton, habillait son sourire de mystère. Difficile de dire s'il était lumineux ou inquiétant. Sans doute l'une des raisons de cette force étrange qui émanait de Lilith. Elle déstabilisait inmanquablement ses partenaires et parfois les éloignait.

— T'as raison, mais moi j'aime bien aller quand même à pied. C'est pas loin ! Par la plage en marchant dans l'eau, c'est bon pour les varices, plaisanta Maema. Et y en a pas pour vingt minutes, ma chérie.

— Tu diras pas la même chose au bout de trois allers-retours, « ma chérie », lui rétorqua Lilith en ouvrant la marche.

Maema eut un rire complice et lui emboîta le pas à travers la cocoteraie.

— Le seul truc que j'aime pas, c'est quand je marche sur un *rori* ! – Elle fit une grimace de dégoût. – Tous ces trucs blancs, tu sais, les fils, là, qui lui sortent du cul quand tu l'écrases et qui te collent à la jambe. Quand je pense que les Chinois mangent ça ! Tu sais qu'ils ont pêché toutes les bêches de mer à Fidji ? Y en a presque plus, là-bas.

— Il n'y a plus de concombres de mer aux Fidji ?

— *Oti*. Le gouvernement va interdire la pêche pour l'exportation. Trop d'accidents de plongée avec les jeunes, aussi. Ils vont de plus en plus profond pour les ramasser avec du mauvais matériel que les Chinois leur vendent.

— Ici, ça ferait pas de mal qu'ils en pêchent quelques-uns. Quand tu passes du côté de chez Ravello, y en a plein. Ils sont dans vingt centimètres d'eau. Y a qu'à se baisser...

Le *vini* de Lilith, un iPhone 6 flambant neuf, sonna au même moment. C'était Térénuï, le rédacteur en chef de *La Dépêche*.

— *E!*

— Lilith ? Téré. Abandonne les cracheurs de feu. Tu vas tout de suite au marae Mahine faire des photos ! Maema est avec toi ?

— Oui, elle est là. Juste : il ne s'agit pas de « cracheurs », c'est le festival des danseurs du feu. Les types sautent dans les braises, dansent avec des torches attachées aux chevilles ou aux poignets, jonglent avec des bambous enflammés et font un tas de trucs avec le feu, mais ils ne le crachent pas. On est sur le chemin, avec Maema. Tu veux que je te la passe ?

— Elle ne répond pas sur son vini. Envoie-moi toutes les photos que tu peux faire de la scène de crime, tout. Je veux tout !

Térénuï était surexcité et ses propos pour le moins mystérieux. Lilith lui suggéra d'être plus clair :

— Explique.

— À Radio One, ils ont dit qu'un promeneur avait trouvé un corps calciné dans la vallée d'Opunohu. Sur le marae. Quelqu'un de Moorea les a appelés. Ils n'en savent pas plus.